

Projet documentaire

RETOUR D'EXIL

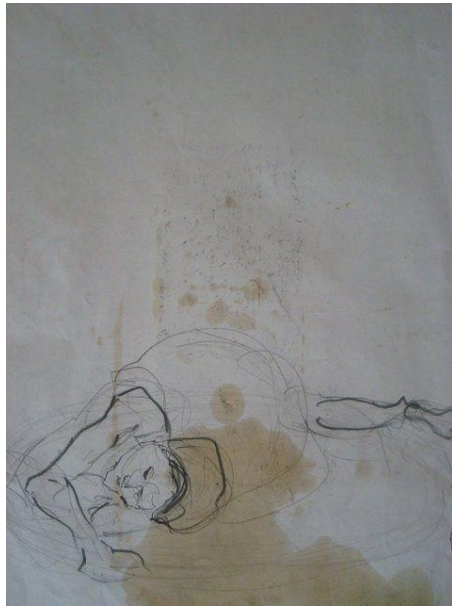
Le film est le questionnement d'une femme de 56 ans (la réalisatrice) sur le vieillissement, sa peur des années à venir, le regard qu'elle porte sur le chemin parcouru - a-t-elle raté sa vie de femme en choisissant le 100% maman et perdu tout statut social en ayant fait table rase avant d'arriver dans le Morvan ? Le récit est celui du chemin qu'elle emprunte pour se réapproprier son territoire intérieur, son pouvoir créateur et ainsi, son autonomie (morale et financière).

Cette femme reprend son œuvre de peintre qu'elle a abandonnée à 30 ans, après avoir obtenu le premier prix de peinture, pour une vie d'épouse et surtout de mère. Elle avait quitté son pays natal, la Suisse, sécurité financière et bien d'autres aspects. Elle craint, à quelques années de la soixantaine, d'avoir vécu une illusion d'amour et de vie et de s'être trompée dans ses choix.

Le lieu du film est principalement son atelier de peinture. Elle pense pouvoir retrouver le sens de sa vie, son essentiel à travers le geste de peindre. Cet atelier se trouve dans la maison de vie qui est perchée sur une colline isolée dans le Morvan. Un lieu hors-temps, sorte de nid d'aigle (paysages similaires au début de mon premier film « petits rats des champs » <https://vimeo.com/373379033> mot de passe : LUZY.



Un film de l'intime qui questionne le corps féminin et son statut dans la société d'aujourd'hui et son rapport au masculin.



dessin Christiane Gruaz Dumont

Sources d'inspiration pour élaborer l'écriture du film

Tel un collage, le film mélangera la sensualité du/des gestes du présent, avec le travail de l'atelier (eau, pigments, terres, éléments de la nature glanés au quotidien, peinture sur toiles grands formats, préparation d'une exposition sur le thème de l'océan) et la Pensée qui en découle, notamment sur le conditionnement et la pression exercée sur la femme à entrer dans un dictat (esthétique et comportemental).

Différentes sources d'inspiration (*trop nombreuses pour les citer ici*) pour illustrer le propos :

- Souvenirs sous forme d'extraits de films famille 1963, très courts non anecdotiques
- Histoire de l'art : représentation du féminin (Egon Schiele, Rodin, Gauguin, Nolde etc)
- Histoire de l'art : femmes artistes (Paula Modersohn-Becker)



La mère et l'enfant, peinture de Paula Modersohn-Becker

- Reprise de mon mémoire : les artistes et les voyages
- Voyage en Afrique en 1990
- Voyage au Yémen en 1992
- Mes dessins
- Certains philosophes (Epicure)
- La mythologie (Perséphone et Déméter)
- Lorsque je travaille dans l'atelier, mes pistes d'inspiration au quotidien
- Le jardin d'Eden
- La sexualité féminine

Pistes pour des personnages féminins(mes muses) à filmer hors atelier :

- Sylviane, femme de 70 ans, bourguignonne, belle et sensuelle
- Yvette Théraulaz, actrice et chanteuse suisse de 70 ans
- Anouk Mira, jeune chanteuse parisienne de 25 ans, chants des peuples chamaniques revisités avec un loop, fait des performances « sauvages »
- Nini Villégas, jeune femme peintre venue de Colombie, vit sur le plateau des milles vaches
- Mary Anna Barbey, écrivaine américaine suisse, 84 ans (a écrit plusieurs ouvrages sur la sexualité féminine, pionnière du planning familial à Lausanne, femme de pasteur, mère de trois enfants)

Forme cinématographique :

- Documentaire long métrage
- de l'intime et sociétal sur la place du féminin et son rapport au masculin
- Genre poétique
- Voix off

Extraits de textes existants, écrits depuis 2016



1er extrait

Mon sentiment d'exil n'est pas une question de lieu.
N'est pas une question de personnes.
N'est pas une question de langue.

Il y a un an, j'ai envisagé de quitter la France. La situation économique ici est incertaine et difficile à vivre. J'ai imaginé le retour au pays natal comme une solution à mes tourments, plus particulièrement celui qui me répétait à voix basse «tu as fait fausse route ». En quête de métamorphose, j'ai tenté de m'appuyer sur des acquis lointains, j'ai rêvé de trouver les bras tendus d'amis qui se réjouiraient de ma présence, j'ai envisagé d'enseigner comme autrefois dans les collèges vaudois avec la perspective que, cette fois-ci, tout irait pour le mieux.

En 1998, mon départ définitif semblait clair, lumineux, évident. Je n'ai pas eu besoin de courage pour mourir à la sécurité de mon cocon. Je pensais sincèrement que j'étais enfin libérée de cet ancien, je voulais aller vers le nouveau, plonger dans l'inconnu, j'étais portée par l'amour, presque divin de la vie.

Mais certains élans, même les plus dignes, peuvent se transformer en doute qui vrille le ventre et donne naissance à la peur. Alors je me suis mise à chercher l'antidote. J'ai appelé les anges qui m'avaient jadis guidée jusqu'ici. Les démons m'ont, dans un premier temps, répondu.

Il y a cette image qui revient souvent, parce que j'en sais un peu plus sur l'enfantement : on ne retourne pas dans le ventre de sa mère ! Le fœtus meurt à lui-même pour naître à sa vie de bébé qui meurt à lui-même pour devenir le petit enfant debout, et ainsi de suite. Je ne suis pas prête à suivre, une fois encore, ce mouvement perpétuel, cette petite mort. Je ne sais pas comment accueillir la vie nouvelle qui m'appelle et comporte tant d'Inconnu. Je ne comprends pas quelle part de moi doit maintenant s'effacer. Je retiens le flux de la vie. Je construis un barrage. Je ne laisse plus couler la rivière. J'aimerais, pour une fois, avoir le choix du rythme, du son, de la couleur, de la forme, être le maître à bord, décider du chemin et que les dieux, si ils existent, me suivent.

2^{ème} extrait

La Crise



Tu entres dans la pièce et tu fuis mon regard. Je joue l'indifférente et je crains de l'être vraiment. Ta présence dans la maison est maintenant source d'anxiété. A nos disputes, je préfère la solitude de mes journées remplies d'un silence nourricier. Tu poses tes affaires, tu as l'air fatigué. Parfois, tu m'apparais nerveux, tendu, jamais souriant. Nous nous racontons de moins en moins nos journées, les « comment vas-tu ? » si protocolaires et pourtant bienfaiteurs ont disparus. Cela a-t-il vraiment existé entre nous? Lorsque le téléphone sonne, il est prioritaire sur nos conversations qui se raréfient. L'écriture a permis, depuis deux ans, de me relier à mon pays natal. Tu me dis souvent que, sans toi, sans notre rencontre, je serais morte. Je suis née mère grâce à toi, mais la femme s'est éteinte peu à peu. Je n'ai pas su être les deux en même temps. J'ai troqué le nom de mon père contre le tien. La première fois que j'ai réalisé cela, c'est lorsque l'obstétricien présent à l'accouchement de notre premier fils a dit : « poussez Madame Dumont ».



Tu aurais peut-être préféré que je reste dans la cellule réduite de notre couple, être coupée définitivement de ce qui a constitué mes trente-quatre premières années. Si tu lisais ces lignes, tu dirais que c'est faux, bien sûr. Tu te mettrais en colère, ton visage deviendrait sombre et ta bouche se durcirait, ou encore choisirais-tu de poser les yeux sur le sol et crisper ton dos comme celui d'un homme qui reçoit des coups. C'est pourquoi tu ne les liras pas. Je les écris pour moi, pour sauver ma peau et mon âme, retrouver le chemin de mon soleil, celui qui demeure éternel et qui ne disparaît jamais derrière l'horizon. J'avais besoin d'y voir plus clair, je pensais que ma tristesse était due à mon exil, à un héritage familial d'une lignée de femmes dépressives. J'ai demandé des réponses, en passant la frontière à plusieurs reprises, aux anges si ils existent, au ciel si il sait en donner, à la terre si elle en a le pouvoir, parce que je ne savais plus les trouver en moi. Les réponses viennent, gouttes à gouttes, je les reçois telle une perfusion de vie qui me pénètre et me remet debout. Comme c'est long, la guérison ! Comme je suis impatiente de retrouver la plénitude !



Ce matin, tu es parti en vacances seul pour la première fois. Quelques jours d'absence de notre foyer pour retrouver ta fille, celle de ton premier couple. Elle vit en Allemagne depuis quelques années et elle ne va pas très bien, le mal du pays en quelque sorte. Je suis seule avec nos trois enfants. Je décide de ranger la maison de fond en comble, je m'approprie le lieu. Les tâches ménagères aujourd'hui me semblent légères. Je découvre que j'ai du plaisir à ranger et à nettoyer tous les recoins. Ton retour dans 4 jours mettra-t-il fin à cette joie ? Avant de partir, tu as fait du feu. Tu as laissé tes grosses chaussures en vrac à côté du poêle, tes vêtements de travail en désordre dans ton armoire. Je suis soulagée de te savoir parti.



Lorsque nos corps se sont rencontrés la première fois, tout s'est accordé merveilleusement. Nous pouvions dormir dans un lit étroit sans en éprouver aucune gêne, nous n'avions pas besoin d'espace pour respirer. Nos souffles se mêlaient et nous nous abreuvions de caresses et de rires. Nous vivions l'unité et nous avons cru à son immortalité. A présent, et je ne sais pas quand cela a commencé, l'espace qui nous sépare dans notre lit matrimonial est délimité par, tantôt un mur de glace, tantôt un fossé. Dans la crainte de te rejoindre, je me réfugie le plus près du bord du matelas, les bras croisés sur mon cœur pour me protéger. Je m'installe dans un territoire restreint. Tu fais de même, du côté opposé. Nous sommes devenus des étrangers.



Pour le meilleur et pour le pire. Cette phrase est aujourd'hui encore inacceptable. Le meilleur, cela me semblait évident, car sans cette perspective, comment aurions-nous pu dire oui dans une époque où les époux semblent se choisir en âme et conscience ? Le pire, je pensais que c'était la mort ou la maladie. L'usure, je n'y avais pas pensé, par pour nous.



Si je mourais, là, aujourd'hui ? J'aimerais que tu lises ces lignes. Je dépose ici le fardeau de notre couple. Je ne le fais pas dans un dessein de me plaindre. Ni dans celui d'accuser. Je cherche l'issue. Je sais que nous ne sommes pas responsables de ce qui nous arrive, je sais que nous nous sommes aimés, follement, entièrement. Peut-être même que l'amour est encore là. C'est pourquoi j'écris, sans doute.



Mes chères grand-mères, si vous m'aviez prévenue, je ne vous aurais pas crues ! Je sais qu'aucune de vous n'a été heureuse dans son mariage. Je pensais être plus forte, plus maligne, plus instruite, plus subtile, plus amoureuse, plus chanceuse, plus moderne, mieux préparée.



Le jour de notre mariage, j'étais enceinte de trois mois. J'avais choisi un vêtement traditionnel du nord de l'Inde, en soie sauvage, d'un rouge profond. Sur mes épaules, je portais, façon sari, avec les pans qui tombent à l'arrière, un très long foulard sable avec un bel imprimé d'une fleur pourpre. Cette tenue était inspirée d'un film indien que nous avions vu quelques semaines avant et qui m'avait bouleversée. Il racontait l'histoire de Pahlavi, jeune chanteuse indienne qui étudie avec sa mère le chant et la musique classique afin de perpétuer la tradition orale sacrée. A la mort de sa mère, la jeune femme perd sa voix au cours d'un concert.¹ Aujourd'hui, je choisirais un autre vêtement, une robe, légère, claire, pas forcément blanche, avec un beau décolleté qui laisserait voir ma gorge. Tu ne souhaitais pas d'autre présence que celle de nos deux témoins. Je n'ai pas contesté. J'étais d'accord avec toutes tes pensées.



Notre nuit de noces, nous l'avons passée dans l'appartement de notre témoin qui vivait comme un étudiant, même si il ne l'était plus. Une colocation au centre de Lausanne. Un logement bruyant, pas très confortable. Installée dans ta maison en Bourgogne, j'avais rendu les clés de mon appartement de l'avenue de France depuis six mois déjà. J'ai pleuré jusqu'au matin. Je ne comprenais pas quelle en était la raison. Perdre sa virginité, là n'était pas la question, c'était chose faite depuis longtemps. Cette nuit, précisément, nos corps d'épousés ne se sont pas rejoints. Je crois bien que tu n'avais pas vu ni entendu mes larmes. Changer de nom, prendre celui de quelqu'un. C'est un acte qui demande une préparation. Se laisser conduire au bras de son père vers son futur mari, c'est probablement un rituel important pour intégrer ce passage. Je n'y avais pas réfléchi. La signature qui figure sur notre acte de mariage, c'est celle que j'utilise pour signer toutes les formalités et c'est la même que celle de mon adolescence, un gribouillis qui ne permet pas de comprendre quel est mon nom ni mon prénom. Je n'ai jamais signé mes toiles du nom de mon père, ni de celui de mon mari. Il est temps que j'y dépose mon prénom. Cela sera la marque de ce Moi qui veut devenir Soi sans aucun Il.

¹La danse du vent, de Rajan Khosa

Quelques extraits des sources de réflexions

[Article et Citation de la cinéaste Jane Campion, Télérama 30/10/13 - autour des mystères de la série Top of the Lake](#)

La région du lac Wakatipu, où elle se retire régulièrement, est, pour elle, **semblable à l'Arcadie de la mythologie**, un idéal de bonheur et d'harmonie pastorale. Comme chez les poètes romantiques, dont elle est une lectrice assidue, le retour à la nature, l'isolement, loin du bruit des villes, lui semble un voyage salutaire. Une quête illusoire aussi. Une nouvelle source de tourments : **« on vient chercher la pureté, la sérénité, mais nos névroses nous suivent partout où nous allons. Et plus nous nous approchons d'un monde en paix, plus elles nous semblent douloureuses. »**

[Conférence : Thomas SCHLESSER au Musée Courbet](#)

Le paysage : un Eden retrouvé ?

Vendredi 2 octobre 2016 à 18h

Par Thomas Schlessler, directeur de la Fondation Hartung-Bergman, commissaire associé de l'exposition Sensations de Nature.

Alors que l'urbanisation et l'industrialisation se développent massivement aux XIXe et XXe siècles, de nombreux artistes cherchent dans la nature un espace vierge et pur, une sorte de refuge qu'ils n'hésitent pas à investir de qualités utopiques. On verra, notamment à travers les exemples des peintures présentées dans l'exposition Sensations de nature, comment se joue chez Courbet, les impressionnistes, Pierre Bonnard ou Anna-Eva Bergman, à travers la création, une connexion physique et psychique avec l'idéal d'un **Eden perdu**, et comment l'art s'attèle à le ressusciter

[Quel est le rapport entre l'amitié, l'amour et l'acte sexuel ? \(Emission sur France culture du 27 février 2020\)](#)

C'est un rapport difficile, parce que si le plaisir nous amène vers l'amitié comme vers la forme de sociabilité qui s'impose pour la communauté philosophique où on philosophe ensemble, si cela c'est vrai de manière tout à fait logique pour l'amitié, pour ce qui est de l'activité sexuelle les choses se compliquent... Ce qui est un paradoxe, parce qu'en un sens, l'acte sexuel, le désir, c'est tout ce qu'il y a de plus immédiat. La nature ne peut survivre que s'il y a de l'acte sexuel. Si on est un épicurien, on dit oui à l'acte sexuel parce qu'on dit oui à la nature, aux plaisirs naturels... **Mais pour Epicure, cet acte sexuel qui est tellement immédiat, naturel, qui s'impose et qui est aussi nécessaire pour la procréation... il fait problème, parce que l'acte sexuel n'est pas isolé de notre vie. Cette façon d'être dans le "philosopher ensemble" fait que l'acte sexuel a des conséquences.** Pour le philosophe moral épicurien, c'est ça qu'il faut garder toujours à l'esprit, les conséquences : mon plaisir maintenant va-t-il être mon déplaisir demain? Cet acte sexuel va-t-il me coûter une dépense inutile d'énergie et de temps qui va ruiner ma vie sociale ? C'est un thème extrêmement important qu'on retrouve aussi chez

Lucrèce.

Giulia Sissa